



- Cycle *TEM-PO* -

Autour de Robbie Basho & du flamenco

Beñat Achiary - Raúl Cantizano - Niño de Elche - Joseba Irazoki - Julen Achiary

MUSIQUE

Cocktail du monde tel qu'il va, au tempo du rythme in-sensé qu'est le sien, ces spectacles de mai nous projettent avec belle (im)pertinence au cœur même des grandes questions qui nous concernent, nous spect-acteurs d'une démocratie toujours à reconstruire... si ce n'est à défendre face à tous les dangers.

Voix
Guitare flamenca, guitare électrique
Voix
Guitare électrique, voix
Percussions, voix

Beñat Achiary
Raúl Cantizano
Niño de Elche
Joseba Irazoki
Julen Achiary

Spectacle co-organisé avec l'O.A.R.A - Office Artistique de la Région Nouvelle Aquitaine
Et le CREAC - Centre de Rencontres pour l'Action Culturelle - de la ville de Bègles

Durée 1h20



©Tous droits réservés

***Il est des faits historiques
qui doivent beaucoup à l'expression des artistes de ne pas sombrer dans l'oubli.
Le massacre de Wounded Knee aux Etats-Unis, où les Indiens de la tribu des Lakotas
périssent sous le feu des yankees le 29 décembre 1890, est l'un de ceux-là.
En s'emparant du répertoire du guitariste d'outre-Atlantique Robbie Basho
- poète, chanteur lyrique et guitariste folk -
Beñat et Julen Achiary s'en font les témoins vivants.***

Autour de l'œuvre musicale et poétique de Robbie Basho, Beñat et Julen Achiary, accompagnés de Joseba Irazoki et liés à lui par leur amour partagé de la tradition folk basque et des musiques pop anglo-saxonnes, font revivre l'histoire des Amérindiens. Quant au cantora et guitariste sévillans, Nino de Elche et Raul Cantizano, ils s'allient au trio pour célébrer avec fougue le flamenco.

Le guitariste visionnaire des Who disait de Robbie Basho - beatnik à la barbe rousse, accoutré de tuniques indiennes et de bottes - qu'il était « un formidable accordeur, utilisant une myriade d'accords sur une douze cordes sonnante comme un orchestre ». À sa suite, on revit les chevauchées des Indiens de la tribu des Lakotas tristement massacrés à Wounded Knee, les lamentations des orphelins afro-américains ou encore la beauté déchirante des berceuses cajun.

À la fois quête poétique, chant passionné et musique vibrante, ce très bel hommage, rendu au folk et au flamenco réunis, est irrigué par la générosité légendaire de ses cinq interprètes. Le sujet qui l'inspire conduit tout naturellement ce concert à figurer dans le *Cycle TEM-PO* consacré en ce mois de mai aux grandes questions auxquelles nos démocraties ont à être confrontées.

Un peu d'Histoire... 29 décembre 1890 : Le massacre de Wounded knee et la fin des « guerres indiennes » (site de SOS Racisme)

Depuis l'installation d'Européens en Amérique du Nord, les rapports entre les Amérindiens et les colons sont faits d'alliances et de heurts. La pression sur les Amérindiens s'intensifie durant tout le courant du 18^{ème} siècle, à mesure que les Européens cherchent à étendre leurs territoires.

Les « guerres indiennes » ou la longue spoliation des Amérindiens

A partir de l'indépendance des Etats-Unis (1776) débutent ce que l'Histoire retient sous le vocable de «guerres indiennes», à savoir la lutte entre les Etats-Unis et les Amérindiens. Les décennies qui suivent voient les Amérindiens perdre progressivement leurs territoires et leur puissance. Il faut dire que l'hécatombe démographique constitue à elle seule un facteur spectaculaire d'affaiblissement. De 10 millions au début du 15^{ème} siècle, les Amérindiens d'Amérique du Nord ne sont plus que 250.000 à la fin du 19^{ème} siècle. En cause : les épidémies – les colons européens amènent des maladies contre lesquelles les Amérindiens ne sont pas immunisés telles que la variole – mais également les

famines consécutives au recul du nombre de bisons qui fournissaient une part substantielle de la nourriture des Amérindiens. En effet, chassés pour leur nourriture et leur fourrure, les bisons le sont d'autant plus à partir de la construction des lignes de chemin de fer essentielles au développement de la société étatsunienne. Les bisons servent en effet à nourrir les ouvriers construisant les lignes en question. Résultat : le nombre de bisons passe de plus de 60 millions à moins de 1000 durant le 19ème siècle.

Malgré quelques défaites infligées aux troupes américaines, les Amérindiens perdent donc de plus en plus de territoires au profit des Etatsuniens lancés dans la course vers l'Ouest. Les traités signés après les défaites militaires subies par les Amérindiens conduisent bientôt à des politiques de déportations « consenties » vers des réserves. Une fois les tribus réduites à vivre dans des réserves, les traités qui leur assuraient la possession de ces terres sont systématiquement violés et constamment renégociés au désavantage des Amérindiens.

Il faut dire que la politique des autorités étatsuniennes est dominée par deux constantes : permettre aux colons de s'accaparer des territoires au détriment des Amérindiens et détruire le mode de vie de ces derniers en les amenant, par la persuasion ou par la force, à adopter un mode de vie « civilisé ». Delaware, Iroquois, Shawnees, Outaouais, Miamis, Cherokees, Séminoles, Creeks, Sauks, Apaches, Nez-Percés, Navajos... autant de tribus qui, sous la contrainte, doivent céder leur territoire et accepter d'être réduites à vivre dans des réserves.

La résistance des Sioux

Le dernier acte de cette confrontation se déroule avec l'une des dernières tribus à disposer d'une puissance guerrière suffisante : les Sioux, installés dans les Grandes Plaines, du Missouri jusqu'à la frontière canadienne. En 1868, suite à une guerre menée par le chef sioux Red Cloud (« Guerre de Red Cloud »), le traité de Fort Laramie assure aux Sioux leur maintien sur un vaste territoire. Comme tous les autres traités, ce traité est bientôt violé par les Etats-Unis. La guerre reprend. C'est la « guerre des Black Hills », du nom de ces terres sacrées pour les Sioux et qui sont l'enjeu du conflit. L'épisode le plus célèbre de cette guerre est la bataille de Little Big Horn (Montana). Les chefs sioux Crazy Horse et Sitting Bull, alliés aux Cheyennes et aux Arapahos, y infligent une lourde défaite à l'armée des Etats-Unis, les 25 et 26 juin 1876.

Mais, en 1877, face à la puissance de l'armée américaine, Crazy Horse se rend et doit accepter de gagner une réserve (il sera tué quelques mois plus tard dans des circonstances troubles), tandis que Sitting Bull doit s'enfuir au Canada. Au final, les Sioux doivent accepter de céder les Black Hills, d'autant que les Etats-Unis emploient une menace qui a déjà fait ses preuves avec d'autres tribus : la baisse des rations alimentaires dont dépendent de plus en plus les Amérindiens, touchés de plein fouet par la quasi-disparition du bison.

Le massacre de Wounded Knee

En 1880, Sitting Bull rentre du Canada et se rend aux autorités américaines. Après 2 ans de prison, il est

conduit à la réserve de Great River (Dakota). En 1890, les Etats-Unis veulent mettre un terme à l'existence de la grande réserve sioux du Dakota du Sud et décident de diminuer les rations alimentaires. Se répand alors parmi les Sioux affamés et humiliés la « Ghost dance » (danse des esprits). Les danses avaient pour objectif de favoriser l'arrivée d'un sauveur de la cause amérindienne. Sitting Bull, qui reste farouchement attaché au mode de vie amérindien, soutient les danseurs, même s'il n'adhère pas à ce mouvement syncrétique, mêlant les croyances amérindiennes et le christianisme. Inquiètes de cette manifestation d'une forme de résistance, les autorités américaines ordonnent l'arrestation de Sitting Bull. Le 15 décembre 1890, 43 policiers amérindiens encerclent sa maison. Résistant à cette arrestation, Sitting Bull est tué par un de ces policiers (le sioux Bull Head). Dans la bagarre, son fils Crow Foot perd également la vie. Effrayés, plusieurs centaines de Sioux rejoignent le village du chef sioux Big Foot. Les autorités américaines veulent l'arrêter à son tour mais temporisent, Big Foot ayant une réputation de pacifiste. Cependant, Big Foot et les siens décident de faire mouvement en direction du chef Red Cloud (conséquence de l'arrivée de nombreux soldats à proximité de leur village ? Volonté de se regrouper pour mieux affronter les rigueurs de l'hiver ?). Les autorités américaines analysent ce mouvement comme une possible volonté de rejoindre le bastion des « Ghost dancers » dans les Bad Lands. Elles décident alors d'intercepter Big Foot et les siens.

Ces derniers sont rejoints par l'armée américaine le 28 décembre 1890. Sous bonne garde de l'armée, ils passent la nuit dans un campement à Wounded Knee Creek. Le lendemain, les soldats américains sont plus nombreux et des canons, amenés pendant la nuit, sont pointés sur le campement. Avant qu'ils ne soient transférés vers un camp militaire dans le Nebraska, les Indiens doivent être désarmés. C'est au cours de cette opération qu'un coup de feu éclate et qu'une fusillade générale s'en suit. Les soldats (qui appartiennent à la compagnie massacrée 14 ans plus tôt à Little Big Horn) ont rapidement le dessus sur les hommes Sioux tandis que les canons tirent sur les tentes où sont regroupés les femmes et les enfants. Du côté Sioux, c'est le massacre : Big Foot ainsi que 83 hommes, 44 femmes et 18 enfants perdent la vie (bilan officiel).

Le massacre de Wounded Knee vient clore le chapitre des « guerres indiennes ». Cette date est refoulée dans la mémoire américaine tandis qu'elle est un élément majeur de la mémoire des Amérindiens qui demandent toujours que soit officiellement reconnue l'existence d'un massacre. C'est d'ailleurs en février 1973 qu'apparaît sur ces lieux un des signes du renouveau amérindien aux Etats-Unis. Des Sioux de l'American Indian Movement occupent alors le village de Wounded Knee pour que leurs terres et leurs droits soient reconnus. Les autorités fédérales établissent un siège qui dure plusieurs semaines et qui se conclut par une paix entre les deux parties.

Aujourd'hui, une partie des Amérindiens continuent de militer pour leurs droits et pour la préservation de leur mode de vie et de leur culture.

Suite sur le feuillet inséré...

LES PROCHAINS RENDEZ-VOUS AU T4S

- Cycle TEM-PO -

Notre Monde tel qu'il va, au tempo du rythme in-sensé qu'est le sien, pour nous projeter, nous spect-acteurs, au cœur des grandes questions que pose une démocratie toujours à construire

MERCREDI 31 MAI

Le Parlement de rue

Hervée de Lafond - Théâtre de l'Unité

Certaine nuit, la forêt de Gradignan résonne encore du *Macbeth* donné par Hervée de Lafond et Jacques Livchine. Changement d'époque et d'«en-jeux». On n'est plus au temps médiéval mais en 2017, année d'élections. Si les saltimbanques reviennent sur nos terres, c'est pour instituer un Parlement Populaire qui fera du public le souverain des lois, sur la prairie de Mandavit.

THÉÂTRE EN PRAIRIE



Parc de Mandavit 33170 Gradignan
Administration : T 05 56 89 03 23 – F 05 56 75 52 95 / Billetterie : T 05 56 89 98 23 – F 05 56 75 52 95
www.facebook.com/Theatre.des.Quatre.Saisons
www.t4saisons.com



...suite de la page 3.

Qui était Robbie Basho ?... *Robbie Basho, guitare mystique. A la recherche des sons perdus* (music.blog.lemonde.fr/2011/12/26/robbie-basho-guitare-mystique)

Basho comme Matsuo Bashō le faiseur d'haikus, la puissance des petites phrases pour éclairer le vaste monde. Au début des années 60, Daniel Robinson Jr. joue du blues sur 12 cordes et il le fait très bien. Il change son nom et bifurque vers quelque chose de plus ancien, ancré dans les cultures évanescences de l'est et de l'Inde. Au contact de Ravi Shankar et d'Ali Akbar Kahn, du sitar et du sarod, les notes de sa guitare se métamorphosent, elles prennent une teinte mystique. Il ne fait plus des chansons, il compose des rāgas, ces formules mélodiques indiennes qui sont liées à un sentiment, à un endroit, à un souvenir.

Il ne cessera d'approfondir ce côté ésotérique, moins présent chez d'autres héros de la gratte acoustique américaine comme John Fahey ou Leo Kottke. Robbie Basho disait qu'il faisait *des chansons de cowboys, zen et bouddhistes*, et c'est ça la seule définition, finalement. Des cordes de guitare, des gammes et des progressions qui réussissent à évoquer les grands espaces extérieurs de l'Amérique, et les autres, plus grands encore, intérieurs.

Je n'ai pas encore réussi, faute de temps ou quoi, à appréhender toute l'œuvre de Basho, une quinzaine d'albums. Celui qui m'a servi de porte d'entrée, c'est *Zarthus*, la culmination de sa « période perse ». Des ballades occidentales légèrement hors contexte, vues sous un autre angle. Une voix grave, douce, presque méditative. Une dextérité de musicien utilisée comme elle devrait toujours l'être : pas en tant que but, mais comme moyen de faire passer quelque chose. Ici, elle est tellement puissante qu'elle n'offre que de la délicatesse.

Les artistes, sur scène...

Beñat Achiary

Chanteur et percussionniste basque né à Saint Palais en Basse Navarre, depuis sa naissance le chant ponctue chaque instant de sa vie. Les basques chantent comme ils respirent, seuls ou en groupe, en famille comme au travail.

Pour lui c'est son pays qui fut son professeur de musique; il apprend par transmission orale les chants traditionnels des aînés écoutés lors des fêtes ou des joutes verbales improvisées : polyphonies et chants accompagnés par une xirula (flûte), un ttun ttun (tambourin) ou les txalaparta (poutres de bois que l'on frappe).

Adolescent, sur la radio de son père, il découvre le gospel, le blues, le jazz, le tango et la chanson. Il s'en nourrit comme plus tard au contact des œuvres de Cathy Barberian, Monteverdi ou Jimi Hendrix.

Pour lui être porteur d'un héritage, c'est le faire vivre, c'est le frotter aux autres, ouvrir grand portes et fenêtres. Il explore d'autres contrées : le chant des indiens Navajos comme la poésie de Garcia Lorca, de Pessoa, de Bernard Manciet ou de René Char (traduit en basque).

Funambule des mots il aime aller à la rencontre des défricheurs de sons: son goût pour l'improvisation et l'expérimentation sonore l'amène à travailler avec des musiciens d'autres horizons : le guitariste de flamenco Pedro Soler, le vielliste Dominique Regef et surtout des jazzmen d'avant-garde comme Bernard Lubat, Michel Portal, Michel Doneda (saxophone soprano), Daunik Lazro (saxophone alto), Paul Rogers & Kent Carter (contrebasse), Jean Marie Machado (piano), Jean François Pouvros (guitare), Le Quan Nin (percussions) et Ramon Lopez (batterie).

Sa voix puissante et souple lui permet de passer du murmure au cri, de la douceur à la colère, de se confondre avec le vent ou le vol d'un oiseau, tout en gardant ses qualités mélodiques.

Depuis son premier enregistrement pour Ocora Radio France en 1988 Beñat Achiary montre un appétit sans limite pour les métissages et le jeu. Poussé par un élan quasi mystique vers l'invention, il continue à multiplier les rencontres et les aventures en dehors des sentiers battus.

Depuis 1995 il est le directeur artistique du Errobiko Festibala (*festival de création en Pays Basque*) qui a lieu chaque mois de Juillet à Itxassou.

Raúl Cantizano

Guitariste flamenco éclectique impliqué dans des nombreux projets de recherche et de création autour du flamenco, il est en quête des multiples possibilités qu'apporte cet art en le confrontant à de nouvelles interprétations.

Il est compositeur de nombreux spectacles comme *Tejidos Al Tiempo* de Choni Cia. Flamenca et *Ti-Me-Ta-Ble* de Marco Vargas et Chloé Brulé, deux spectacles récompensés par le prix « Giralddillo » de la Bienal de Arte Flamenco de Séville en tant que spectacle « révélation », pour le premier, et « innovation », pour le second. Il compose les musiques de *Del Quivir* et *Femenino Plural* de Angeles Gabaldon et de *Malgama* (cirque contemporain et flamenco), compagnie Varuma Teatro, (Prix Giralddillo « innovation » Bienal de Arte Flamenco de Séville).

Toujours avec Choni Cía. Flamenca, il est l'auteur des musiques de *La Gloria De Mi Mare* (Prix du meilleur spectacle de théâtre Scènes de Seville 2011 et Prix Meilleur Spectacle de Danse aux Premios Max de las Artes Escénicas 2014).

Il joue dans les spectacles *Tuetano* de Andrés Marín, *El Niño* de Rocío Márquez, *Ya !* de Belén Maya et ToCaBa avec Juan Carlos Lérída y Niño de Elche.

Il a créé et dirige avec Santiago Barber bulos.net, une usine expérimentale entre l'art flamenco et d'autres pratiques artistiques qui a donné naissance à des spectacles comme *Bulos Y Tanguerías*, grand spectacle de variétés flamencas et *Vaconbacon, Cantar Las Fuerzas*, ainsi que des espaces de création collective comme *D.E.F.Dialogos Electro Flamencos* ou *Cartuja A Ras* présentés lors de la XVIII Biennial de Flamenco de Sevilla.

Niño de Elche

Chanteur, guitariste et compositeur de renom, Francisco Contreras Molina, alias Niño de Elche, aborde de nombreux arts de la scène par ses projets. Du flamenco au rock industriel, en passant par l'électronique psychédélique et la poésie remixée, sa musique décolle toutes les étiquettes qu'on tente d'y apposer.

Il a été programmé en juillet 2015 dans le cadre des « Sujets à vif » du Festival d'Avignon.

Joseba Irazoki

Ce guitariste basque polyvalent est animé par une curiosité insatiable. Ses compositions sont portées par un enthousiasme jamais démenti dans le monde de l'improvisation. Folk, rock, outils psychédéliques et expérimentaux, se retrouvent dans ses propositions artistiques. Artiste surprenant et inclassable.

Julen Achiary

Julen, jeune percussionniste et chanteur basque, construit son chemin par des voies sûres et obstinées, aventureuses et généreuses. Le Pays Basque lui donne l'amour de la danse, de la musique, du chant... qui coule dans ses veines... non pas comme une musique figée et exclusive mais au contraire comme une musique d'ouverture, de rencontre et de transmission.

Il grandit dans une vie rythmée par fêtes et rencontres... et ces années l'ouvrent aussi au monde, au Tout-Monde, déjà croisé dans les festivals d'Uzeste, d'Ixassou... et très vite, l'Afrique, le Congo... grâce à de grands artistes tels que le danseur-chorégraphe Chrysogone Diangouaya et le percussionniste Hyacinte Massamba qui deviennent ses amis et ses initiateurs. Pour lui, le rythme, la percussion, deviennent alors indissociables au corps, au mouvement... au geste.

Par tous les héritages qui sont les siens, Julen a construit une personnalité musicale unique, qu'il exprime notamment par une recherche permanente des sons et des rythmes. A le voir jouer totalement engagé et à l'écoute de ses amis, le corps en fièvre et l'esprit calme, capable de chanter aussi intensément la douleur que l'allégresse on sent à l'œuvre une endurance forgée dans l'accompagnement de la danse, avec patience et rigueur.

Il a notamment travaillé avec Beñat Achiary (son père), Bernard Lubat, Kahil El Zabar, Pierre Dayraud, Régine Manaud, Denis Badault...

Et, parce qu'il est un musicien sensible, également compositeur, Julen est présent aussi bien dans des projets de jazz « progressif » (*Boson Septet*, *Möwenfutter...*), musique basco-congolaise (*Yaninga*, *La Monana...*), danse ou encore poésie (*HiruAlde*, *Le Poète à New York...*). Il sait toujours trouver sa place et mettre la richesse de son jeu au service des autres.